

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Blankenhorn, David. 1995. *Fatherless America: Confronting our Most Urgent Social Problems*. New York, Basic Books, 328 p.

par Germain Dulac

Lien social et Politiques, n° 37, 1997, p. 177.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/017738ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Il s'agit là d'un livre percutant, qui se situe au cœur des problèmes engendrés par les mobilités conjugales.

Germain Dulac
Centre d'études appliquées sur la famille
Ecole de service social
Université McGill

BLANKENHORN, David. 1995.
Fatherless America: Confronting our Most Urgent Social Problems. New York, Basic Books, 328 p.

Depuis le milieu du siècle, à chaque décennie, des auteurs nous rappellent que les transformations rapides et radicales qui affectent la paternité trouvent écho dans tous les aspects de la vie sociale. Les analyses percutantes de Mitscherlich (*Vers la société sans père*, Gallimard, 1963) et de Mendel (*La Révolte contre le père*, Payot, 1968) ont élucidé des phénomènes psychosociaux, et plus spécifiquement ce que l'on nommait alors le conflit des générations, et admirablement montré que l'effacement progressif et inévitable de la figure paternelle, pilier de l'identification socialisante, laissait exploser plus ou moins anarchiquement les forces libératrices, qui demeuraient néanmoins soumises à des contraintes sociales. Ainsi la volonté d'émancipation contre le *pater familias* ne trouvait-elle le plus souvent d'expression que dans l'agressivité, l'angoisse ou l'indifférence.

Blankenhorn relance le débat sur l'impact de la société sans père. Son argumentation s'appuie sur une foule de données démographiques concernant la hausse du divorce, de la monoparentalité, de la pauvreté et de la criminalité. L'auteur insiste sur la détérioration de la situation des familles américaines au cours des dernières décennies, qui n'est plus seulement le fait d'une classe sociale ou d'un groupe précis, comme le suggérait le Rapport Moynihan, mais concerne les blancs, les hispaniques, les familles afro-américaines, les pauvres, les classes moyennes et les classes supérieures de la société américaine.

C'est dans l'attitude de toute la société vis-à-vis de la paternité que l'auteur trouve la cause de ces malheurs, en quoi il se range du côté de la *Moral Majority* américaine : l'Amérique aurait démissionné, comme bon nombre de pères, ainsi que l'atteste une attitude de laisser-faire généralisée à l'égard de la place et du rôle du père. De là à suggérer

que la solution aux maux de l'Amérique réside dans une reviviscence de la paternité, il n'y avait qu'un pas. Blankenhorn écrit : « La clé, pour la société, est de créer des pères. Socialement, la paternité implique des hommes responsables, et elle se traduit en bonheur pour les enfants. À l'opposé, une société sans pères signifie plus de violence masculine et un moindre bien-être des enfants. Aux États-Unis, en cette fin de millénaire, la carence paternelle est la cause première des difficultés que vivent les enfants ainsi que de nombreux problèmes sociaux, parmi lesquels l'accroissement de la violence ».

Blankenhorn note que des problèmes comme la pauvreté des familles monoparentales dirigées par les mères, l'augmentation de la violence, le décrochage scolaire et le suicide des jeunes sont interreliés et relèvent d'un ensemble de facteurs comprenant les transformations familiales et la moindre implication des pères. Mais on est loin d'avoir établi un lien de causalité directe entre l'absence du père et ces problèmes sociaux dont parle l'auteur. Cela ne l'empêche pas de voir dans l'absence du père la cause première de tous les malheurs qui frappent nos sociétés et au premier chef de la piètre qualité de vie de nombreux enfants.

On ressentira un certain malaise à la lecture de ce livre, en raison d'abord de la rigidité de la position de l'auteur, qui fait de l'absence du père la cause de tous les problèmes sociaux. De plus, les solutions qu'il préconise (empreintes de rectitude politique) laissent sceptique. Certes, la mise en place de mécanismes de perception des pensions alimentaires, par exemple, est un moyen de lutter contre la pauvreté des enfants et d'accroître, indirectement, la présence des pères auprès d'eux. En revanche, la position de Blankenhorn sur les droits de visite (notamment sur les ententes qui permettent aux pères de recevoir leurs enfants un week-end par mois, par exemple) est tout à fait inacceptable : à ses yeux, ces pères sont quasiment des parents inutiles. De même, quand il analyse le comportement des nouveaux pères, tout en reconnaissant leur désir d'être plus proches de leurs enfants (« nurturant »), il leur reproche d'avoir abandonné sinon trahi leur rôle traditionnel de pourvoyeurs. Peut-être est-il influencé par les écrits de Robert Bly (*Iron John*, Addison Wesley, 1990), qui blâme les hommes de s'être

laissé féminiser et les enjoint de renouer avec leur identité mâle profonde. Ironiquement, le modèle du *good family man* que propose Blankenhorn devrait allier les comportements des nouveaux pères aux rôles plus traditionnels du père pourvoyeur.

Ce livre est une provocation, et ce à plusieurs égards, tout d'abord par le constat implacable des effets sociaux dévastateurs de l'absence du père. Le constat a beau être indéniable, l'ouvrage agace par sa vision unilatérale et son manque de nuances. On est loin des travaux de Mendel ou de Mitscherlich. Finalement, plusieurs seront importunés par la nostalgie à peine cachée de l'auteur pour les valeurs du *pater familias* et par son rejet des nouveaux pères. Peut-être est-ce une raison de lire le livre et d'en discuter le contenu.

Germain Dulac
Centre d'études appliquées sur la famille
Ecole de service social
Université McGill

GERSON, Kathleen. 1993. *No Man's Land: Men's Changing Commitment to Family and Work.* New York, Basic Books, 294 p.

Le livre de Gerson est un bon exemple des travaux qui essaient de dépasser le simple constat de l'absence et de la carence du père. Il veut rompre avec l'idée généralement admise du déficit paternel. Tout en reconnaissant le bien-fondé des critiques féministes à l'égard du « mâle américain », l'auteur trouve urgent de mieux comprendre et interpréter la vie des hommes. Son argument est simple. Certes, les hommes bénéficient de privilèges. Ils n'ont pas modifié leurs comportements, du moins pas autant que bien des femmes le souhaiteraient, et ils fuient souvent leurs responsabilités familiales et parentales. Mais il ne faut pas minimiser le fait que bon nombre ont changé et que l'homme américain doit actuellement faire face à des dilemmes sociaux et économiques d'une ampleur inconnue de ses pères et grand-pères. C'est en ce sens que le livre prend une certaine distance par rapport à la problématique de l'absence et du déficit paternel.

L'auteur fait état de ses recherches. À partir d'entrevues en profondeur avec 138 hommes (dans la trentaine et la quarantaine) de divers milieux, elle explore différents univers de la vie des hommes,